

## Expansion

Dernière valise bouclée. Départ dans vingt minutes pour l'aéroport. Pas le temps de prévenir Anna de mon retour au pays. Et je n'ai aucune idée de ce qui m'attend.

C'est Anton qui m'a réveillé ce matin. – Fais tes bagages, mon vieux. On nous renvoie chez nous.

Je suis sorti voir ce qui se tramait aux alentours. Rien. Le Centre spatial était mort comme jamais. Aucun véhicule en mouvement. Aucun bruit. Même les drapeaux avaient l'air de dormir.

Quelques minutes ont suffi pour rassembler mes affaires. Vêtements, livres, objets artisanaux achetés sur place pour les enfants. J'entendais mes collègues s'agiter dans les chambres voisines. Tout le monde devait partir, alors. Connerie !

Il faut dire que ça sentait mauvais depuis plusieurs jours.

La vie est paisible à Kourou. Travailler, manger, dormir, marcher sur la plage, sympathiser avec les Guyanais. Il fait chaud. On se ménage. Ne pas bouger trop vite, ne pas s'exciter. Les heures de boulot sont longues, mais on croit en ce qu'on fait. L'humanité a soif de voir au-delà : derrière la montagne, derrière les nuages, toujours plus loin. Impossible de la contenir entre des frontières.

On était pourtant sur une lancée. Depuis des semaines, on ajustait le pas de tir du Soyouz. Dimitri avait trouvé le moyen d'améliorer plusieurs procédures. Pas question de laisser passer le détail qui ferait foirer un lancement et causerait la perte d'un satellite.

Ma grand-mère disait qu'on irait loin, mes trois cousins et moi. On avait soif d'expansion. Sergei a fouillé le sous-sol sibérien, son frère Sacha a conquis le monde par la mise sur pied de nos plus grandes

entreprises énergétiques, et moi, je pousse des lanceurs dans l'espace pour mettre en orbite des satellites. Observer, avancer, toujours plus loin. La soif d'expansion.

Les palmiers nous protègent de leur ombre une fois de plus pendant qu'on attend l'arrivée des voitures. Les collègues ont la mine basse, debout à côté de leurs bagages. Ivan, le dernier à nous avoir rejoints, commence à s'énerver. – De chez moi, je vais à Amsterdam. Je pars d'Amsterdam. J'arrive ici. On me remet aussitôt dans un avion!

Personne n'a la gueule de bois malgré la fête d'hier. Interdit de boire en mission. On chante. C'est comme ça qu'on se détend, et les Guyanais aiment nous entendre. L'autre soir, une femme m'a apporté à ma chambre des pains de sa fabrication. Elle m'a souri. Je l'ai remerciée. C'est tout.

Ça sentait mauvais. Personne n'en a parlé, mais la nouvelle de ce matin n'avait rien d'une surprise. Ce qu'on lisait dans les journaux sonnait le glas de la mission. Rentrer, déjà, et retrouver Anna, mais laisser le travail en plan, retarder tous les lancements à venir.

À peine huit heures et il fait chaud. Les voitures n'arrivent pas. Je ferme les yeux. Derrière mes paupières se déroule un tapis d'étoiles sur fond sombre. Des satellites avancent, clinquants, dociles, puis l'un d'eux dévie de son orbite, comme mû par le désir d'étendre son champ d'action. À des milliers de kilomètres de Kourou, un centre-ville est bombardé. Mon troisième cousin a eu soif d'expansion.